

d'un programme d'histoire. Si ces lacunes sont aussi mineures pour vous qu'elles le sont pour moi, je vous recommande la lecture de cet ouvrage.

Vincent Boutonnet

Université du Québec en Outaouais

Dzovinar Kévonian et Guillaume Tronchet (dir.)

Le Campus-monde. La Cité internationale universitaire de Paris de 1945 aux années 2000

Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2022, 336 p.

Cet ouvrage présente la deuxième partie des recherches coordonnées par Dzovinar Kévonian et Guillaume Tronchet sur l'histoire de la Cité universitaire de Paris, après *La Babel étudiante*, publiée en 2013, qui traitait des origines et du premier quart-de-siècle de l'institution. Le présent livre en est la suite chronologique, sur les six décennies après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ouverte en 1925, la Cité universitaire devient la Cité internationale de l'Université de Paris en 1963, pour la distinguer des autres « cités U » qui voyaient alors le jour, puis prend le nom de Cité internationale universitaire de Paris en 1973.

L'ouvrage est ouvert par la préface de Christophe Charle puis par l'introduction de Kévonian et de Tronchet, qui proposent un panorama historiographique, historique et chiffré de la Cité et soulignent les apports du livre. Les treize chapitres adoptent des perspectives et échelles variées, sur des sujets et des espaces eux aussi divers. La période de 1945 à la fin des années 1970 domine assez largement, mais quelques chapitres s'aventurent jusqu'à la fin du XX^e siècle, voire brièvement jusqu'à la première décennie du XXI^e siècle. Plusieurs auteur-e-s réinscrivent de plus leur thématique dans une chronologie plus longue depuis l'entre-deux-guerres.

Certains textes contribuent à l'enrichissement de thématiques désormais bien développées dans l'historiographie, notamment sur les mobilités d'études et surtout sur l'accueil des étudiant-e-s des colonies ou de l'étranger (Guillaume Denglos et Pierre Vermeren sur le Maghreb, Françoise Blum sur la Maison de la France d'Outre-mer, Sara Legrandjacques sur l'Asie), et de thématiques plus classiques telles que les mobilisations estudiantines (Tronchet). Les textes montrent toutefois bien ce que l'analyse multiscalaire et multi-située de l'espace social qu'est la Cité—pour reprendre les ambitions exprimées en introduction—peut apporter à ces domaines historiographiques. Les articles sur le Brésil (Angélica Muller) et sur l'Argentine (Nino Lima) ne soulignent pas seulement les relations culturelles bilatérales avec la France, mais montrent surtout comment la diplomatie universitaire cède le pas, en contexte dictatorial, aux exigences et principes politiques nationaux. Les deux chapitres biographiques de Pascal Bousseynroux et Roberto Giacone, portant respectivement sur Robert Garric, délégué général de la Cité (1958–1967), et Ruggiero Romano, directeur de la Maison de l'Italie (1957–1968), présentent les parcours des deux hommes,

les réseaux ayant aidé à leur nomination et, pour le premier, son action concrète à la Cité. Les pratiques culturelles et les sociabilités des étudiant-e-s sont évoquées dans plusieurs textes et font l'objet de deux études plus approfondies, sur le sport par Lidia Lesnykh et sur les activités, la diversité et l'évolution de la programmation du Théâtre de la Cité par Nathalie Lempereur. L'article de Matthieu Gillibert se distingue par sa thématique plus isolée, mais passionnante et essentielle, sur la francophonie et les problèmes linguistiques posés par la cohabitation multinationale, alors que la question de la langue française comme langue unique n'est jamais posée par les dirigeants de la Cité.

En introduction, les deux éditeurs avaient défini trois ensembles censés regrouper les articles : « reconstruction et enjeux de gouvernance », « transitions impériales et mondialisation » et « espaces et pratiques transverses » (p. 34). Ces axes ne sont toutefois pas présentés en tant que tels et n'apparaissent pas dans le sommaire. Si certains chapitres peuvent facilement être reliés à un thème, comme celui de Loïc Vadelorge sur l'insertion urbaine changeante de la Cité et les conflits qui en découlent avec la thématique de la « reconstruction » ou ceux de Denglos/Vermeren, Blum et Legrandjacques avec la thématique impériale, ce n'est pas le cas de tous. Ainsi, le texte de Didier Fischer et de Robi Morder sur la santé semble être intégré aux « pratiques transverses », mais traite en réalité au moins autant d'enjeux de gouvernance, puisque les auteurs y insistent sur le financement et la construction d'installations médicales, sur la médecine préventive et sur le fonctionnement du service de santé.

Dans leur introduction et dans leur conclusion — il faut d'ailleurs saluer l'intégration d'une conclusion, ce qui est trop rarement le cas dans un tel ouvrage collectif —, Kévonian et Tronchet présentent les contributions du livre, mais désamorcent aussi les critiques qu'il serait possible de formuler concernant sa structure et ses limites. Ils soulignent bien que celui-ci « se compose de plusieurs études de cas » (p. 16), ce qui contribue à son aspect en partie hétérogène thématiquement (bien qu'ici l'hétérogénéité soit limitée par l'objet commun qu'est la Cité) et qualitativement, difficilement évitable pour un tel ouvrage. Il est donc plus intéressant d'évoquer certaines pistes de recherche en les mettant en perspective avec le très utile état des lieux bibliographique qui conclut l'ouvrage. Établi par D. Kévonian, il reprend et complète celui qu'elle avait déjà publié en 2013.

Les trois principaux chantiers ouverts ou à ouvrir sont l'histoire sociale des résident-e-s (p. 30), déjà largement entamée grâce au traitement des fiches individuelles au sein du projet GlobalYouth dirigé par G. Tronchet dont nous attendons les résultats; leur vie associative, syndicale et militante (p. 30–34), mais aussi l'expérience concrète du « brassage » entre nationalités; l'histoire du genre et l'approche intersectionnelle des étudiant-e-s de et dans la Cité (p. 312). On peut évoquer d'autres pistes. Aucun pays communiste n'a, dans le contexte de la Guerre froide, établi sa maison lors de la deuxième phase de construction des années 1950–1960. Il reste à savoir si, à titre individuel, des étudiant-e-s du bloc de l'Est ont pu séjourner à la Cité ou simplement la fréquenter et, pour la période ultérieure, à connaître les modalités de mise en place de leur accueil après la chute du Mur puis de l'URSS. Plus généralement, outre, on le devine, la disponibilité de spécialistes sur le Brésil ou le Maghreb, il n'est

pas expliqué la raison pour laquelle des chapitres sont inclus sur certains pays ou régions, mais pas sur d'autres. Il aurait pu, par exemple, être imaginé que des articles traitent de l'Allemagne dans le contexte de la réconciliation franco-allemande—la maison Heinrich Heine ouvre ses portes en 1956, sept ans avant le traité de l'Élysée—, ou des maisons ou fondations sur lesquelles l'historiographie semble, à compiler la bibliographie, à peu près inexistante, comme celles de l'Inde (évoquée par Legrandjacques) ou des États-Unis, mais aussi des élèves-ingénieurs d'Art et Métier.

Il n'en reste pas moins que cet ouvrage présente un apport majeur non seulement pour l'histoire de la Cité, mais plus généralement pour l'histoire transnationale et globale de l'enseignement supérieur et des mondes étudiants, champs de recherche dynamiques qu'il s'agit désormais d'approfondir.

Antonin Dubois

Université de Lorraine (Metz)

Gavin Butt

No Machos or Pop Stars: When the Leeds Art Experiment went Punk

Durham and London: Duke University Press, 2022. 312 pp.

Gavin Butt's book *No Machos or Pop Stars* provides an engaging account of how the radical art school environment in Leeds in the late 1970s fostered a critical approach among its students, many of whom then applied this to their music. Butt takes the observations of Canadian rock critic Mary Harron as his starting point. Writing in the press at the time, she highlighted how the art school experience in Leeds meant that the two previously separate spheres of avant-garde art and popular culture became entwined. *No Machos or Pop Stars* relies on interviews and archival research, while drawing on the premise of Simon Reynolds's *Rip It Up and Start Again: Postpunk 1978–1984* (2005). Butt writes this as professor of art at Northumbria University, and the book is infused with a nostalgia for an era of radicalism and egalitarianism that has been largely undone by changes to university funding structures and recruitment priorities. He draws on input from colleagues he worked with on the excellent Post-Punk Then and Now lectures at Goldsmiths College (2014–16), where he was previously in post. Rewinding some decades, Butt was a young Marxist student studying an MA in the social history of art at Leeds University (1989) and taught by feminist scholar Griselda Pollock and Fred Orton (who prove central this story). As such, Butt has a personal connection and insight into the subject, and his enthusiasm is palpable throughout.

The critical approach fostered in Leeds was symptomatic of the ongoing shift towards the study of theory in art schools in the wake of the Coldstream Report in the 1960s, which specified that 20 per cent of art school course provision should be academic rather than practice based. Perhaps inadvertently, this paved the way for universities and art schools to embrace radical thinking that mirrored the